

Moros à quarante minutes de *chez moi*, soit utiliser l’appli [Uber] qui vous propose des dizaines de taxis en trois clics à des prix totalement indécents : 1,70 € pour une course de dix minutes, 6 € pour l’aéroport à vingt minutes, en tout cas aux heures creuses. Mais comment amortissent-ils le coût de leurs voitures avec des prix aussi bas ? Sans doute en étant deux ou trois chauffeurs, cachés derrière le même prénom, à se relayer sur un même véhicule...

Le temps de ma première semaine ne fut pas celui prévu. Doux – certes et heureusement – mais très nuageux. Et, du dimanche soir au lundi soir, j’eus même droit à une pluie tropicale continue qui me bloqua *chez moi* et apporta dans la baie, par toutes les rivières qui s’y déversaient, une eau boueuse polluant l’eau du Pacifique dont la couleur n’eut plus rien à voir avec celle des *flyers* publicitaires, eux-mêmes abondamment *photoshopés*.

Sur ces entrefaites, je m’envolai le mardi 4 février pour Guadalajara (GDL comme tout le monde écrit ici), deuxième ville du pays, avec la petite compagnie aérienne Aeromar.

GDL offre des splendeurs architecturales de l’époque coloniale dans tout le centre historique où je passai deux nuits dans un Airbnb. Je ne développe pas, ce n’est pas l’objet du livre. Le lendemain, je partis en bus à deux heures de là dans le gros village de Tequila – *à voir* – entouré de champs d’agaves bleus à perte de vue, dont les bulbes tranchés, cuits puis pressés pour en extraire le jus très sucré sont à la base de la Tequila (et de son cousin le Mezcal). À noter : pas de Margarita sans Tequila.

En arrivant, je me dirigeai vers la Plaza de Armas entourée d’églises et de bâtiments anciens, d’arcades, tous plus splendides et colorés les uns que les autres sous le ciel bleu, avant de me rendre à la visite de la plus célèbre des distilleries de cette fameuse boisson alcoolisée : la Casa José Cuervo – La Rojeña. Une heure plus tard, tenant encore étonnement sur mes jambes

après trois généreuses dégustations, je repartis par la rue Sixto Gorjón bordée de *tiendas* diverses et variées en faisant une pause d'une demi-heure *jus d'orange+Wifi* au bar El Consejero Cantina Gourmet, avant de me diriger vers la toute petite gare de bus de la compagnie Tequila-Plus dans laquelle je restai assis sagement quinze minutes sur l'unique triplète de sièges qui s'y trouvaient. L'autobus arrivant, je montai m'y asseoir. Et nous partîmes vers GDL.

Et là, c'est le drame.

Bercé par le mouvement du *camión*⁸ et abruti par la fatigue de ce programme très speedé, je commence à m'assoupir quand mon corps est transpercé comme par une lance : *Merde ! Mon iPhone*⁹. Je fouille fébrilement mes poches de pantalon (il y en a quatre), la grande fourre-tout et la petite extérieure de mon sac à dos. Je recommence cela trois ou quatre fois, de plus en plus pris de panique. Je cherche autour de mon siège. Rien, rien, rien. *Mais putain !!!!* Je suis blême, car je ne sais que trop tout ce qu'il y a dedans, à quel point tout dépend de lui, plus encore lorsque je suis à l'étranger.

Je me déplace en titubant vers le conducteur, lui explique ce qu'il m'arrive et cinq minutes plus tard, il me dépose au village suivant où ne tarde pas à arriver un autre *camión* dans l'autre sens. Revenu à mon point de départ trente-cinq minutes après l'avoir quitté, je fonce d'abord au bar : rien, personne n'a vu ou trouvé de smartphone oublié. Puis au terminal de bus où les deux préposées me tiennent le même discours cependant qu'une jeune mexicaine, visiblement très gênée que je puisse avoir des soupçons, va se mettre en quatre pour essayer de m'aider. Elle est d'une génération qui sait mieux que personne à quel point nous sommes devenus hyper dépendants de nos smartphones (que les

⁸ En espagnol du Mexique, on dit *camión* et non *bus* (bous) ou *autobus* (aoutobous).

⁹ Pour les cancre du fond de la classe, s'il y en a : iPhone est la marque des smartphones d'Apple.

retardataires appellent encore téléphone¹⁰) et je devine qu'elle ressent au fond d'elle-même ce que cette perte peut avoir de dramatique pour moi.

Elle me propose tout d'abord de me conduire à la boutique la plus proche de Telcel, le plus important opérateur téléphonique du Mexique, laquelle se trouve sans solution pour bloquer ma ligne et/ou mon smartphone. Puis une idée lui vient : *vos enfants ont-ils un Facebook ? Évidemment*, lui réponds-je en espagnol, curieusement sur le ton de Bourvil. Et me voilà debout dans la rue, un Samsung dans les mains à rechercher Charles sur [Facebook], puis à lui taper mal commodément sur [Messenger] (clavier *QWERTY*...) un message lui disant brièvement ce qu'il m'arrivait, lui demandant s'il pouvait se rendre à la boutique Bouygues Telecom de Saint-Germain pour essayer de bloquer ma ligne et lui indiquant que je ne pourrai plus donner de mes nouvelles avant mon retour une semaine plus tard comme prévu. J'apprendrai huit jours après que, ce message émanant d'une jolie jeune mexicaine, l'aura rendu méfiant (oui, nous recevons tous des *demandes d'ami* de la part de pas toujours jolies célibataires auxquelles nous ne donnons pas suite...) et qu'il n'aura donc rien su de ce qu'il m'arrivait et, dès lors, rien fait.

Je dois me résoudre à l'évidence : je suis l'homme nu de la couverture de ce livre, dépossédé d'un appareil essentiel à ma vie de tous les jours, particulièrement à l'étranger, sans plan B, totalement paumé, avec un commencement de panique quant à la manière dont je vais pouvoir survivre toute la semaine qui vient sans mon 6S en terre étrangère. Et je me résigne à reprendre un bus pour rentrer *chez moi* à Guadalajara retrouver ma chambre où la première image en entrant dans la pièce est mon chargeur resté fiché dans la prise électrique murale. Désormais inutile.

¹⁰ La fonction *téléphone* représente chez moi probablement un tiers du temps d'usage de mon iPhone.